**Lettre de dom Urbain Guillet à l’évêque de Québec**

Bardstown le 4 septembre 1809[[1]](#footnote-1)

Monseigneur,

J'avoue que c'est bien tard répondre à votre lettre du 12 juin 1806 dans laquelle vous me demandez quelques détails sur notre Ordre, mais je ne doute pas que Votre Grandeur me pardonnera quand elle saura que depuis l'année 1805 j'ai éprouvé revers sur revers. Je suis même encore en ce moment dans de grands embarras et je ne pourrai écrire que brièvement et je demande d'avance pardon pour les fautes.

Le monastère de la Trappe existait longtemps avant saint Bernard. Il était alors de l'Ordre de Savigni, quoique sous le nom de la Trappe. La sainte vie et les miracles de saint Bernard qui fut un des premiers Pères et la plus grande lumière de l'Ordre de Cîteaux ayant rendu cet Ordre éclatant, celui de Savigni, du consentement de tous les membres qui le composaient, se rangea sous la discipline de saint Bernard et embrassa sa réforme. Pendant la vie et longtemps après la mort de ce grand saint, le monastère de la Trappe conserva sa régularité et son austérité, mais peu à peu les largesses de quelques princes ayant retiré ces fervents religieux de leur état de pauvreté qui était toute leur force et leur soutien, le zèle de la discipline religieuse s'affaiblit et enfin il s'éteignit.

Bien des années aptes, Dieu leur envoya un abbé selon son coeur. (Je crois qu'il se nommait Adam). Il rétablit l'ordre et augmenta beaucoup le nombre des religieux, quoique déjà les abbés eussent beaucoup dissipé des biens du monastère. Cette nouvelle étincelle de ferveur répandit sa lumière pendant quelque temps, jusqu'à ce que les religieux, ayant nommé un abbé ambitieux, celui-ci, en voulant augmenter les revenus du monastère, finit par le ruiner tant en biens temporels qu'en spirituels. Alors ils se virent bientôt réduits à un très petit nombre et le monastère étant passé entre les mains d'un abbé commendataire, on n'y vit bientôt que des ombres de religieux qui n'avoient que la tonsure et l'habit.

Louis XIV, à qui appartenait la nomination de cet abbé commendataire, ayant nommé un ecclésiastique nommé de Rancé, celui-ci se contenta pendant plusieurs années à l'exemple de ses prédécesseurs, de jouir des revenus temporels, sans penser au reste. Tout occupé de ses plaisirs, il passoir le tems à la chasse, à voyager etc. Sa curiosité le porta à visiter son Abbaye de la Trappe. Il fut surpris d'y voir un tel désordre qu'on pourvoit bien douter, si ceux qui y habitaient étoilent religieux ou voleurs de grands chemins ou tous les deux ensembles. Il était allé à la Trappe par curiosité, mais Dieu l'y conduisait pour y faire autre chose. Ne pouvant souffrir un tel désordre, il assembla ses religieux et leur parla de réforme. À ce mot de réforme, ils s'élevèrent contre lui. Dieu l'affermit dans son sentiment et quoique de son propre aveu, il eut une aversion très grande pour l'état religieux, il persista à parler de réforme. Alors les religieux le menacèrent de le jeter dans l'eau, ce qui fit un tel bruit que plusieurs gentils hommes de ses amis vinrent lui offrir du secours, ce dont il n'eut pas de besoin. Voyant l'opiniâtreté de ses religieux, il les fit assembler au chapitre et leur dit que s'ils ne voulaient pas écouter leur abbé, il allait faire parler Louis XIV.

Cette menace les radoucit un peu et ils commencèrent à entrer en composition. Mr de Rancé leur donna à choisir entre la réforme ou la sortie du monastère avec une pension de 400 £ chacun. Ils acceptèrent tous la pension, mais un nommé Joseph revint peu à près et fut un parfait Rx. M. de Rancé n'était pas pour cela converti. La grâce le pressa longtemps. Enfin, il se rendit. Il alla faire son noviciat dans le monastère de Perseigne. Après sa profession, il amena à la Trappe quelques religieux qui lui aidèrent très peu et dont la plus part ne persévérèrent pas. Cependant, celui lui donna lieu de recevoir plusieurs assez bons novices. D'abord il permit le poisson, les oeufs et le beurre, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que cette nourriture n'avait pas été en usage du temps de nos pères. Il commença par lui-même et dit au Frère cuisinier de lui servir au réfectoire [2] seulement des légumes et quelques fois un peu de lait. Les plus fervents se joignirent bientôt à lui, ce qui fit qu'il ne reçut plus de novices, à moins qu'ils ne promissent de vivre comme lui. Par ce moyen, il forma bientôt une communauté. Il ne crut cependant pas dans un siècle ou l'esprit religieux était si affaibli, pouvoir faire observer notre Règle dans toute sa rigueur, il témoigna bien le désir qu'il avait de voir ses religieux vivre comme saint Bernard, mais il n'établit que 3 heures de travail par jour et il permit tous les jours de l'année une légère collation qui consistait en 3 onces de pain et une demi chopine de cidre. Il ne crut pas non plus devoir faire chanter l'office de matines les jours ouvriers. Du reste, il reprit toutes les pratiques de nos Pères et établit une exacte discipline, que son successeur ne soutint pas, car ayant voulu enrichir le monastère, il entreprit de faire valoir une mine de fer qui en était proche. Il consuma tous les bois, appauvrit les religieux et ébranla beaucoup la régularité qui fut heureusement si bien défendu par le sous-prieur, soutenu des religieux, que l'abbé fut obligé de renoncer à sa place. J'oubliais de dire que M. de Rancé ayant obtenu du roi la permission de tenir son abbaye en règle pour lui et ses successeurs, il résigna plusieurs fois sa place, mais le premier se dédit dans peu de jours, les autres moururent presqu'aussitôt et il ne réussit que peu de tems avant sa mort, à trouver un successeur.

Depuis ce temps jusqu'à la Révolution française, le monastère se soutint dans sa régularité et il y mourut un grand nombre de religieux en odeur de sainteté.

J'entrai à La Trappe peu d'années avant la Révolution et je remarquai qu'autant ce monastère était estimé au loin, autant il avait d'ennemis au proche qui firent leur possible pour m'en détourner, si bien que j'étais extrêmement prévenu contre les religieux en entrant. On m'avait dit qu'il y avait 2 abbés et deux partis dans le monastère, qu'on vous traitait à coup de bâtons, que les abbés vivaient tout à leur aise, etc. J'écoutai trop ces discoureurs et à peine étais-je entré que je crus véritablement voir la vérité de ce qu'on m'avait dit. Je trouvai 2 abbés mais non 2 partis. Le premier avait 92 ans et avait résigné. Il obéissait comme un novice.

La première fois que j'allai au travail, on transportait avec des brouettes de la terre dans le jardin. Le prieur qui était un vieillard d'un air fort austère et qu'on avait averti de mes préventions (je n'avais rien caché en entrant) voulut un peu m'éprouver. On ne parle pas au travail, même au supérieur, sans une grande nécessité. II me montra avec sa fourche l'endroit où je devais vider ma brouette. Je la penchai à côté de sa fourche, ne croyant pas devoir la vuider dessus. Il prit de là occasion de me bien gronder et de l'air le plus austère il se tourna vers moi, tenant sa fourche des 2 mains, comme s'il eut voulu m'en frapper, puis il me dit, faignant d'être bien en colère : « Est-ce ainsi que vous obéissez pour la première fois ? Allez au Père Abbé! », puis avançant sa fourche vers moi: "Il vous parlera, mais ce sera avec sa fourche et vous la sentirez." Vous croiriez peut-être que j'avais alors besoin d'un grand courage. Ce fut au contraire ma lâcheté qui me soutint dans cette épreuve. "C'est bien, me dis-je à moi-même, je crains de faire une longue pénitence, si l'on me perce d'un coup de fourche, elle sera bientôt finie." Malheureusement ce bon père prieur était la douceur même et peut-être aurais-je été assez lâche pour m'en retourner dès que je m'aperçu m'être trompé dans mon attente, si le médecin n'avait relevé peu après, ma mauvaise espérance, car le jour que je pris l'habit, me voyant attaqué d'un violent crachement de sang, il me prédit (faussement) que je ne vivrais pas un an.

De tous les faux rapports qu'on m'avait fais nul ne me faisait de peine que ce qu'on m'avait dit de l'abbé qu'on supposait se nourrir autrement que les Rx. Je n'eus pas de repos jusqu'à ce que je m'en fusse éclairci et pour cela je déclarai ma pensée au R.P. Abbé même. Il me prouva si clairement qu'ayant continuellement quelque religieux dans sa chambre, il était impossible qu'il mangeât la moindre chose hors du réfectoire, que depuis de jour cette pensée s'évanouit tout à fait.

Ceux qui veulent se faire trappistes doivent s'attendre à de pareilles tentations. Mois ils ne doivent pas aisément ajouter foi aux discours des fous. Malgré tout ce qu'on m'avait dit, je ne pus m'empêcher d'admirer la régularité de la Trappe, l'obéissance que des vieillards tout blancs rendaient aveuglément à de jeunes supérieurs. Je me rappelle que le premier novice qui me fut confié avait 75 ans et moi 22. Cependant, il m'obéissait avec la plus grande exactitude, quoique souvent mes commandements se ressentissent beaucoup de ma jeunesse et de mon étourderie. J'ai même été depuis (encore laïc) chargé d'un novice prêtre très âgé, ancien directeur de Saint-Sulpice, homme d'une sainteté et d'une prudence beaucoup au-dessus du commun qui était, quoique mon novice, mon professeur de théologie. Si l'on excepte les 2 premières semaines, je puis dire qu'il me déconcertait par la simplicité de son obéissance, quoique je ne croie pas qu'on ait jamais fait passer un novice par de pareilles épreuves, car j'inventais tout ce que je croyais capable de l'humilier et de lui persuader qu'on le méprisait, et véritablement si on n'avait pas su qu'il le faisait par obéissance, on l'aurait souvent pris pour un fou. Voici les premières paroles qu'il entendit de moi : "Il parait que vous êtes un pauvre prêtre français qui, ne trouvant pas de quoi vivre dans le monde, venez chercher du pain à la Trappe !"

[3] J'espère que V. Grandeur me pardonnera cette digression que je me suis permis afin que les postulants du Canada, s'il y en a, sachent à quoi ils doivent s'attendre.

Nous vivions tranquillement dans la pratique de notre règle, lorsque la fatale révolution vint nous troubler. Notre ancien Abbé venait de mourir lorsqu'elle commença et le jeune le suivit de trop près. À la faveur de notre silence, les simples religieux furent plusieurs mais sans en entendre parler et je crois que cela eût duré encore longtemps sans la mort de notre Abbé qui fit assembler les religieux pour lui nommer un Successeur. Ce fut alors que le P. Prieur nous déclara que les voeux monastiques étoilent prohibés et que nous ne pouvions plus élire d'abbé. Le Maître des novices quoiqu'instruit de la révolution, n'avait osé jusqu'alors parler à personne, mais voyant bien que nous ne pouvions manquer de subir le même sort que tant d'autres religieux, il demanda permission d'aller à Fribourg en Suisse chercher à placer quelques Rx. Les Anciens qui ne savaient pas la moitié du progrès de la révolution, espéraient encore conserver le monastère et là-dessus, ils s'opposèrent à la demande du Maître des novices qu'ils prévoyaient bien devoir emmener tous les jeunes gens. L'opposition dura longtemps, mais enfin Dieu disposa tout pour sa gloire. Le Prieur qui savait mieux que les anciens, que nous n'avions pas d'espérance de nous soutenir, permit au Maître des novices qui est maintenant supérieur de toute la réforme, de passer en Suisse. Celui-ci ayant obtenu sa demande, revint à la Trappe d'où il tira 24 religieux, le Sénat de fribourg ne lui ayant pas permis d'en emmener davantage. Avant de partir nous le nommâmes Abbé, ce que notre général : l'Abbé de Cîteaux, approuva et qui fut ensuite confirmé par le pape.

Dès la même année il nous vint en un jour 25 novices et le nombre augmentant tous les jours, il fallut, comme les Abeilles, faire sortir une colonie. On envoya d'abord en Espagne 2 religieux ne portant que leur bréviaire. Rendus aux frontières, un Espagnol leur dit qu'à moins d'avoir des ailes comme des Anges, ils ne pouvaient entrer en Espagne. Ils répondirent que leur supérieur les y ayant envoyés, ils devaient obéir et se présenter, laissant à Dieu le soin de les faire passer. Je ne sois pas le nom de la ville où ils se présentèrent, mais ce qu'il y a de certain, c'est que leur entrée est bien extraordinaire. Comme ils approchaient de la porte de ville, il s'y présenta aussi un Colonel Espagnol qui les reconnut à leur habillement et même il reconnut particulièrement le supérieur, l'ayant vu à la Trappe en France où il exerçait les fonctions d'hôtelier. "Il est bien juste, mes RR Pères, que m'ayant donné à dîner, j'en sois reconnaissant. Faites-moi donc le plaisir de venir dîner avec moi, leur dit-il." Et par ce moyen, ils entrèrent sans passeport. Ils obtinrent bientôt la permission de faire entrer d'autres religieux et notre Général leur en envoya plusieurs.

Notre général nous ayant lu au chapitre la lettre du supérieur d'Espagne, un jeune religieux de mon âge et qui avait déjà un pied dans le tombeau se mit à pleurer à la sortie du chapitre, comme nous retournions ensemble à l'infirmerie, car j'étais moi-même bien malade, non seulement je continuais à cracher le sang, mais j'étais, outre cela, hydropique, à peine pouvais-je me faire entendre de ceux qui me touchaient. En un mot j'étais déjà condamné à aller dans la même fosse que ce jeune religieux qui mourut dans 15 jours. Surpris de le voir pleurer, je lui en demandai la raison (j'avais permission de lui parler quoique je ne fusse que Sous-Prieur, parce que j'étais chargé de lui enseigner le français). Il me répondit qu'il voyait bien que j'allais le quitter parce que notre supérieur allait fonder plusieurs monastères et que je serais du nombre des supérieurs qui y seraient envoyés. Je crus que la fièvre lui avait troublé l'esprit, mais il continua à affirmer ce qu'il avait avancé. Il me nomma tous les différents supérieurs dont aucun n'était prêtre, ni même minoré. La plus part étoilent encore au noviciat et les autres infirmes, condamnés à la mort. Il me nomma une montagne de son pays, me disant qu'on y bâtirait un Monastère, que le Roi donnerait tout ce qu'on lui demanderait et qu'on y trouverait plusieurs personnes qu'il désigna et en particulier un ancien novice de la Trappe, nommé dom Charles, ce qui se trouva accompli à la lettre.

Nous n'avions point d'enfants et cependant il me prédit que nous en aurions bientôt un grand nombre. Je lui dis que s'il voulait nommer des supérieurs, il devait s'y prendre autrement et les prendre parmi les prêtres et les anciens. J'en désignai un qui avait été longtemps maître des novices mais il soutint que jamais il ne serait supérieur. En effet quoiqu'en bonne santé, il mourut peu de mais après. Je lui répliquai qu'il devait avoir perdu la tête pour me nommer dans l'état où j'étais, mais il persista dans son sentiment, disant que Dieu me rendrait la santé au moment où j'en aurais besoin.

Je ne fis pas plus de cas de ses prédictions que d'un songe et je me contentai de le disposer à mourir saintement, ce qui ne tarda pas beaucoup, étant passé à une meilleure vie avant 15 jours. La veille de sa mort, il me dit que Dieu lui avait entièrement pardonné ses péchés et il ajouta, en parlant à notre Père Abbé, qu'il était assuré de ne pas passer par les flammes du purgatoire. Comme on récitait pour lui les prières des agonisants, il demanda la permission de parler aux novices. Il les encouragea à la persévérance et finit par ces mots : "Malheur, malheur, oui, encore malheur à ceux qui regarderont en arrière."

Je l'assistais dans ses derniers moments parce que notre p. Abbé était à dire la Sainte messe. L'ayant aperçu rire, je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer qu'il ne convenait pas à celui qui dans 4 ou 5 minutes devait paraître devant Dieu, de rire. "Que voulez-vous, mon Père, me dit-il, comment pourrais-je ne pas me réjouir ? Levez les yeux et voyez le Ciel qui s'ouvre et j'y vais monter." Aussitôt il expira. Il devint dès ce moment plus beau qu'il n'était pendant sa santé et jusqu'à son enterrement, il fut aussi flexible qu'avant sa mort.

Après sa mort ses prédictions ne m'inquiétaient pas beaucoup. Cependant j'en cru remarquer plusieurs fois l'accomplissement, mais je n'osais pas en parler à notre Abbé, de peur de me voir nommé supérieur. Insensé que je suis, je croyais pouvoir résister aux ordres de la Providence et je ne puis pas encore aujourd'hui me soumettre de bon coeur à porter le poids de la supériorité.

[4] Notre Père Abbé ne tarda pas à envoyer des religieux dans le pays dudit défunt à Turin en Piémont, ce qui donna bientôt lieu au développement de ses prédictions de la manière suivante. Un des prêtres de cette nouvelle colonie, en confessant celui qui avait fait des prédictions, se recommanda à ses prières parce qu'il devait partir pour la fondation d'Espagne et son pénitent lui répondit qu'il priait Dieu non, seulement pour la fondation d'Espagne, mais aussi pour celle qui se ferait bientôt dans son pays, sans en dire davantage. (Pour abréger les répétitions, il est bon de dire ici le nom des différents personnages ci-dessus. Le supérieur de la fondation du Piémont se nommait François de Sales, le vieux prêtre confesseur du défunt qui avait fait les prédictions se nommait Dorothée et enfin le jeune religieux natif du Piémont se nommait Palémon.) Quelques tems après l'arrivée de ces 2 religieux dans le Piémont, le Père du Frère Palémon l'ayant appris, alla aussitôt leur demander des nouvelles de son fils. Le supérieur qui était encore un jeune novice au temps de ces prédictions, ne connaissait pas le Fr. Palémon qui ne sortait de l'infirmerie que pour aller au chapitre et à l'église dans le choeur des infirmes, ainsi il ne put lui répondre, mais le Père Dorothée se souvint alors de ce que le f. Palémon lui avait dit après sa confession, qu'il priait pour la fondation qui allait se faire dans son pays et il fut fort surpris d'apprendre que ledit Fr. Palémon fût natif de Turin comme de s'y voir lui-même, après avoir été désigné pour la fondation d'Espagne. Il fit part de ses remarques à son supérieur, lequel écrivait à dom Augustin (c'est le nom du supérieur de toute notre réforme) tout ce qui s'était passé dans sa fondation. Dom Augustin, pour nous engager à remercier Dieu, voulut nous lire cette lettre dans le chapitre. À peine eut-il lu les 2 premières lignes que voyant à la lettre tout ce qui m'avait été prédit, je me crus obligé de déclarer ce que je savais. Je m'approchai donc de Dom Augustin et je lui dis demandai s'il avait dit au f. Palémon qu'il fonderait un monastère à Turin. "Non seulement, me répondit-il, je ne lui en ai pas parlé, mais voyant les difficultés que souffrait la fondation d'Espagne, j'étais déterminé à n'en plus faire d'autres". Je lui dis alors, mais à voix basse, ce que contenait la lettre, ce qui l'ayant beaucoup surpris, il me commanda de dire, (tout?) haut, devant la communauté ce que lui seul avait pu entendre, puis ayant lu sa lettre, le tout y fut conforme. Il sera bon de remarquer qu'à l'époque où cette lettre arriva du Piémont, il y avait déjà plusieurs autres fondations commencées.

Dom Augustin qui connaissait déjà la sainteté du Frère Palémon, voulut absolument que je ne lui cache rien de tout ce que j’en savais. Je lui donnai alors un écrit qui contenait ses prédictions, excepté que n’osai pas me nommer parmi ceux qu’il avait désigné pour supérieurs. La crainte de me voir chargé de cet emploi me fit déguiser la vérité et j’essayai de me persuader qu’il suffisait de dire en riant, que si l’on voulait faire passer toutes ces prédictions pour des songes, il fallait me placer parmi ceux qu’il avait nommé supérieurs. Ce qui fit effectivement rire dom Augustin qui connaissait mon incapacité, mon indignité et mes grandes infirmités car je ne pouvais pas même me tenir sur mes pieds sans soutien. Je voyais clairement l’accomplissement d’une partie des dites prédictions mais je ne pouvais me persuader la vérité du reste, ma faible santé et mes grandes infirmités n’annonçaient qu'une mort très prochaine.

Je voyais qu’un novice que ce défunt avait nommé pour supérieur était déjà envoyé en Brabant en qualité de simple religieux et qu’un autre était attaqué d’une maladie mortelle, mais il fallait que la volonté Divine s’accomplît. Le malade guérit et fut nommé supérieur à Vienne en Autriche. Maintenant il est mort. Le supérieur du Brabant fut envoyé fonder un autre monastère en Angleterre et ce jeune profès, nommé par le f. Palémon, fut élu à sa place. Ce qui est encore digne de remarque, c’est que ce supérieur du nouveau monastère d’Angleterre qui était aussi du nombre de ceux que le f. Palémon avait nommé, emmena avec lui, en qualité de simple religieux, un autre jeune profès encore nommé par ledit f. Palémon, ce qui semblait opposé à la prédiction, mais peu après, le fondateur de ce monastère qui était un Milord Anglais l’accomplit sans y penser. Il arrêta par une tromperie un peu pardonnable dans son motif, ces 2 religieux lesquels avoient été envoyés en Angleterre pour passer au Canada, puis il écrivit à Dom Augustin que s’il voulait lui donner ces 2 religieux, il leur bâtirait un monastère, ajoutant pour condition qu’il fallait que le plus jeune fût supérieur, ce que D. Augustin lui accorda à la prière de l’ancien qui ne désirait que de vivre en simple Rx. (Ce mot Ancien pourrait paraître se contredire avec ce que j'ai dit plus haut que le f. Palémon n’avait nommé que des jeunes, mais je ne le nomme ancien qu’en le comparant à l’autre qui n’avait que 22, car lui-même en avait à peine 30.)

Dom Augustin manquant de sujets voulut choisir d’autres supérieurs que ceux que le f. Palémon avait désignés, mais il ne put pas y réussir. Je fus une fois présent lorsqu’il en choisit un, âgé de 50 ans, nommé comme moi Urbain, à qui son humilité ne permit jamais d’accepter cette place. J’étais alors maître des novices, non que j’eusse les qualités convenables, mais parce que les fondations avoient enlevé tous les meilleurs religieux et surtout ceux qui connaissaient mieux la règle. Cette connaissance faisait tout mon mérite, ainsi malgré mes démérites, je pouvais encore avertir les novices quand ils manquaient à la règle. J’entrai, à l’aide de ma béquille, dans le cabinet de notre supérieur dom Augustin, au moment qu’il parlait au Frère Urbain. C’est la coutume de se mettre à genoux pour demander la Bénédiction du Sup., dès qu’on va le voir. Dom Augustin fut obligé de m’aider à me mettre à genoux, puis aussitôt, sans attendre ce que je voulais lui dire, il m’adressa la parole ainsi : “Il y a longtemps, mon pauvre Frère Urbain, que je vous ai dit et redit que jamais vous ne sortiriez de notre Monastère, mais si je vous disais aujourd’hui de partir, que feriez-vous ?” Je pris ce discours pour un badinage et je lui répondis en riant : - " Mon R. Père, je commencerais par vous prier de m’aider à me lever pour voir si je me tiendrais bien sur mes pieds.”

- “Mais, ajouta-t-il, si cependant, je vous disais de partir, encore une fois, que feriez-vous ?”

- “Je vous demanderais votre Bénédiction, puis je partirais.”

- “Eh bien ! [5] me dit-il en me donnant sa bénédiction, levez-vous au nom du Seigneur et disposez-vous à partir pour la Hongrie.”

Je me levai aussitôt sans secours et sans y faire réflexion, quoique depuis 8 ans je fusse très infirme et j’étais si bien guéri que je me mis à courir parce que j’étais fort pressé. Un religieux qui m’aperçut courir m’en proclama le lendemain au chapitre. Selon la coutume du monastère, celui qui est proclamé au chapitre se prosterne au milieu et ne se relève qu’au commandement du supérieur. Je ne m’aperçus pas encore en ce moment de ma guérison, quoique j’eusse été au milieu du chapitre sans béquille et je n’ouvris les yeux à la vérité que quand je vis qu’on me proclamait pour avoir couru ! Peu après, je partis à pied pour la Hongrie. Depuis ce temps j’ai toujours bien marché.

Tous ceux que le f. Palémon avait désigné pour supérieurs l’ont été en effet. 4 fois, dom Augustin en a nommé d’autres à ma place, mais tous l’ont remercié. J’étais chargé de rassembler les religieux pour la fondation de l’Amérique et de les conduire à Amsterdam, tandis qu’un religieux du Brabant avait été nommé leur supérieur. Je lui écrivis plusieurs fois pour le faire venir à Amsterdam, mais un négociant, fondateur du Monastère du Brabant intercepta mes lettres et il me répondit que si j’emmenais ce religieux, il abandonnerait la fondation. Ce que dom Augustin ayant appris, il m’envoya des pouvoirs de supérieur, malgré sa promesse réitérée d’en nommer un autre.

Nous n’élevions point d’enfants au Monastère de la Trappe en France, mais Dieu a encore voulu en ce point, accomplir la prédiction de f. Palémon qui m’avait assuré que nous aurions bientôt un grand nombre d’enfants, car il y en a beaucoup dans tous nos monastères et on m’en présente tous les jours de nouveaux dont ma pauvreté ne me permet pas de me charger, excepté de quelques pauvres orphelins. Il m’avait aussi dit que parmi ces enfants, il y aurait d’excellents sujets, mais qu’ils nous mettraient en danger d’une destruction totale. Plusieurs se sont vraiment rendus recommandables par leur vertu et leur science et 3 fois, nous avons été fort ébranlés à leur sujet. En Allemagne, quoique très protégés de l’Empereur et surtout de sa sœur l’Archiduchesse de Prague, les Jacobins de ce pays surent si bien changer la face de nos affaires qu’il fut décidé qu’on nous séparerait les uns des autres et qu’on placerait nos enfants chez divers ouvriers. L’Archiduchesse de Prague, voyant la tempête augmenter vint me trouver et me prier de lui remettre mes enfants dont elle répondait. Nous eûmes bien de la peine à sortir de cet Empire pour passer dans celui de Russie dont le Monarque nous envoya chercher par un de ses officiers avec ses voitures. "Belle réception !" me dira Votre Grandeur. On pourrait dire ici comme le renard de la fable : "Belle tête, mais de cervelle point". Nous fûmes à la vérité très bien reçus de l’Empereur et de l’Impératrice, ainsi que de leur fils régnant actuellement. Sa Majesté ordonna à son 1er ministre de nous donner tout ce que nous demanderions et nous bâtir des monastères. Le ministre promit tout, mais les Jacobins bouleversèrent encore tout. On représenta à l’Empereur que l’hiver approchant, il était impossible de bâtir des monastères et que d’ailleurs, il serait plutôt fait de nous en donner de tout faits, puisqu’il y en avait plusieurs, mais on n’ajouta pas que pour nous y placer, il fallait en chasser les moines propriétaires, ce que nous ne pûmes pas accepter.

Aussitôt nous reçûmes l’ordre de quitter l’Empire sans vouloir même nous donner des passeports, si bien que nous restâmes pendant près d’un mois dans une grande écurie entre les 2 Empires. Je voulus acheter du pain dans la ville la plus voisine, pour cela je demandai à parler au maire de ville. Quand il me vit, il dit en assez mauvais latin que j’étais bien hardi de paraître devant lui et me refusa d’abord toute permission, ensuite il me permit d’acheter un peu de pain, à condition que je ne reçoive aucune charité. Enfin nous reçûmes un passeport, avec défense de passer par ville ni village. On nous donna, pour nous accompagner, cet honnête maire de ville qui ne voulut pas même nous permettre de dire la messe le dimanche. Il est vrai que, peu à peu, il se radoucit et enfin, en nous séparant, il me témoigna beaucoup d’amitié, me disant qu’il avait toujours regardé les moines comme des paresseux qui mangeaient le bien des pauvres, mais qu’il exceptait les Trappistes.

En Prusse, nous fûmes encore plus maltraités. On nous traita dans les gazettes comme des scélérats, ce dont nous fûmes redevables au fameux Abbé Siès (je ne sais comment s’écrit son nom) [Sieyès]. Je fus obligé de me sauver sans passeport et, ce qu’on aura peine à croire, nous passâmes au nombre de 8, en habit religieux sans être arrêtés. On fit passer tous nos enfants à la maison de ville l’un après l’autre. Là on leur fit les plus belles promesses s’ils voulaient nous quitter, mais aucun n’y consentit. (J’oubliais de dire que presque toutes nos fondations furent détruites à l’approche des français, mais elles ont été rétablies.)

Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à Amsterdam au nombre de 36 jours, sans argent, ou à peu près. Nous affermâmes une vieille maison entre-ouverte des 4 côtés. Nous n’avions pas même de paille pour nous coucher, ni couverture. J’étais malade avant d’arriver et fus bientôt réduit à l’extrémité. 2 Curés nous envoyèrent du pain, un boucher fournit gratis de la viande pour nos enfants et cela pendant 7 mois. La difficulté était de passer la mer. Un négociant d’Augsbourg, qui est maintenant dans la misère sans qu’il me soit possible de le secourir, m’écrivit que je n’avais qu’à m’adresser à son neveu, négociant à Amsterdam et qu’il l’avait chargé de payer notre passage, ce que je refusai, ne me croyant pas capable d’acquitter une si grande dette. Mais ce négociant m’ayant répondu que j’étais trop scrupuleux et que si je ne pouvais pas rendre, Dieu le rendrait pour moi, je l’acceptai. Depuis il m’a écrit qu’on l’avait remboursé. J’ignore qui, mais je soupçonne que c’est le Roi d’Angleterre, comme c’était lui qui devait payer les 6 000 dollars pour la terre que j’ai achetée ici, ce dont la guerre l’a empêché.

(Suite de la transcription telle que parue dans *La Nouvelle France*)

[6][[2]](#footnote-2) 3 vaisseaux partirent presqu'ensemble (d'Amsterdam) et le nôtre les suivit de peu jours. Le 1er se brisa sur un rocher en sortant du port. Le 2d s'échoua et le 3me repassa à côté de nous tout fracassé et les passagers dans une chaloupe. Dieu préserva le nôtre de pareils malheurs, mais il ne laissa pas de nous éprouver. Notre Capitaine qui était plus ours qu'homme ne prit de provisions que bien juste pour 2 mois et notre traversée fut de 5 mois moins 8 jours. Nous étions au nombre à peu prés de 200 passagers. Nous étions partis au mois de mai et par conséquent, nous eûmes toutes les chaleurs à supporter, n'ayant chacun que 14 pouces de largeur pour nous coucher. Dès la 2de semaine, le Capitaine s'étant égaré, on commença à diminuer la nourriture. Un calme continuel en fit retrancher encore davantage. Après cela, nous essuyâmes plusieurs tempêtes violentes. Nous passâmes proche d'un vaisseau dont on ne voyait plus que le haut du mât, le reste étant dans l'eau. On n'en put pas savoir davantage, parce que le Capitaine ne permit pas d'en approcher. Plus de 50 fois le vaisseau pencha de manière à ce que l'eau entrait dedans. Bientôt notre grand mât se rompît et un autre que je crois qu'on nomme mât de beaupré. Ce dernier enleva plusieurs planches et nous mit en grand danger, surtout les religieux, parce que le Capitaine qui était hérétique se mit à crier que les moines feraient périr le vaisseau et déjà un grand de passagers qui le valaient bien, menaçaient de [463] nous jeter à la mer, ce qu'ils avoient déjà presque fait peu auparavant parce que j'avais confessé un mourant.

Ne sachant pas où nous étions, nous touchâmes un rocher; mais la brèche fut bientôt réparée. Cependant, un charpentier fut sur le point d'avoir la jambe coupée par un requin. La dernière tempête fut si violente qu'on croyait tout perdu : c'était pendant la nuit, tout le monde dormait, excepté 2 matelots, notre Père Prieur et moi, qui étions sur le pont. Voyant tout l'air en feu et le tonnerre tomber à droite et à gauche à un pied du vaisseau, ensuite sur le pont dont il fit le tour et descendit sous les lits des passagers, excepté dans notre appartement, qui était séparé par une cloison et fermé, le P. Prieur me dit adieu, ajoutant que nous pouvions bien recommander nos âmes à Dieu. J'aurais bien voulu descendre au milieu de mes Frères, l'orage ne le permit pas et d'ailleurs, j'étais si malade qu'on était obligé de me porter. Le gouvernail sortit de sa place et quelque remède qu'on y apportât, il se dérangea plus de 10 fois avant d'arriver. Nous étions réduits à moins d'une once de biscuit que les vers faisaient remuer et un demi (verre?) d'eau très puante qu'on augmentait un peu quand il en tombait du ciel, parce qu'alors (on se servait de?) celle qui était sur le pont, dans laquelle plus de 100 personnes marchaient les pieds nus, crachaient, &c. La plus part de ces passagers n'ayant qu'une chemise, nous fûmes bientôt tous couverts de petits insectes très incommodes. Enfin, la misère augmenta au point que les passagers se révoltèrent 2 ou 3 fois contre l'Equipage du vaisseau. Heureusement que les 1ers étoilent sans armes et encore plus sans courage; autrement tout était perdu.

La faim fit prendre aux passagers une cruelle résolution. Ils tinrent un conseil dont le résultat fut que si, à la fin de la semaine, on ne voyait pas terre, on tirerait au sort, à qui serait mangé par les autres, en commençant par les prêtres. Ce fut la dernière épreuve de Dieu. Le jeudi, on vit terre et il était temps, car quand nous arrivâmes, il ne restait plus de biscuit, seulement on trouva au fond d'un tonneau un peu de pois, dont chacun prit une poignée qu'il mangea crus. Le Capitaine eut encore la charité d'attendre jusqu'à 7 heures du soir à nous faire apporter des vivres. J'avais été malade à l'extrémité pendant tout le voyage, mais [464] dés que le vaisseau eut atteint une eau plus calme, je me trouvai mieux et dans peu de jours, je fus rétabli.

Arrivés[[3]](#footnote-3) à Baltimore au nombre de 36, nous étions embarrassés, mais la Providence vint à notre secours. Les Sulpiciens nous logèrent dans leur collège et nous trouvèrent bientôt une maison de campagne qu'un français leur avait confiée en partant de l'Amérique. Nous y restâmes à peu près un an, puis nous partîmes pour le Kentucky où plusieurs personnes m'offraient de la terre, mais rien de réel ou au moins rien de convenable. Les uns promirent et ne donnèrent rien et les autres ne donnèrent rien de convenable.

N'ayant pas de quoi faire ce voyage, Monseigneur l'Evêque de Baltimore me pressa de faire une quête, ce qui me coûta beaucoup, mais enfin la nécessité m'y força. Les uns me donnèrent de l'argent et les autres qui apparemment me connaissaient mieux, me dirent des injures. Enfin, moitié argent, moitié injures, je ramassai presque de quoi faire le voyage. J'empruntai seulement 100 dollars pour plus de sûreté et je fis bien car l'eau nous manquant, le voyage fut très long et pénible, étant tous les jours plusieurs fois obligés de descendre dans la rivière pour soulever notre bateau avec des leviers. Nous avions 2 bateaux, mais voyant bientôt que l'argent voulait manquer, j'en vendis un, je n'y gagnai rien, car l'autre ne suffisant pas, les uns couchaient dessus et les autres dedans. Outre cela, n'ayant pas le moyen de fournir à la communauté des vivres nécessaires parce que la pluie avait gâté notre biscuit, 30 tombèrent malades et moi je l'étais en partant. (Je crois vous avoir déjà dit que notre bateau s'était entrouvert une fois et que dans une autre circonstance, nous avions été prêts à périr, ainsi, je ne le répéterai pas ici). Arrivés à terre, il me fut impossible de payer les voitures nécessaires. Ainsi j’envoyai un de mes Frères avertir le missionnaire, lequel engagea plusieurs catholiques à se charger de notre bagage.

Ce transport dura 15 jours pendant lesquels quelques anabaptistes voisins de la rivière essayèrent un soir à nous faire périr. Ils nous attaquèrent avec de grosses prières, assez capables d’enfoncer notre bateau et peu s’en fallut qu’un de nos Frères et moi n’en fussions victime. Je restai le dernier, c’est-à-dire avec la dernière voiture parce que j’étais malade. Je fus bientôt hors d’état de me tenir à cheval, mais un médecin que le missionnaire avait envoyé au devant de moi, m’ayant dit qu’il ne croyait pas que dans 8 jours il y eût un de mes Frères vivant, je voulus au moins mourir au milieu d’eux, ainsi, sans écouter aucun avis, je partis. Je ne tardai pas à tomber, mais le médecin qui me veillait de près, me soutint, de sorte que je me fis peu de mal. En arrivant je trouvai tout le monde bien malade, excepté 3. Deux jours après, le Sous-Prieur que j’avais fait transporter, ainsi que le Prieur, comme étant les plus malades, chez le Missionnaire, mourut et le Prieur ne lui survécut que d’un jour. Tout le monde regardait la colonie comme perdue, mais Dieu en {disposa?} autrement. Je ne perdis que les prêtres et tous les autres guérirent.

Dieu m’a envoyé 3 autres prêtres de notre ordre dont un est mort, il est vrai, mais il l’a remplacé par le F. Ma.-Bernard et un autre. Il m’a aussi envoyé plusieurs bons novices dont quelques-uns ont fait profession et dernièrement le P. Prieur a reçu à Saint-Louis un Grenadier français qui, il y a 9 ou 10 mois, était un parfait impie. Il se rencontra par hasard, comment disent ordinairement les hommes, mais pour parler avec plus de vérité, conduit par Dieu, dans une maison où j’étais arrêté. Quand il me vit, il ne manqua pas de parler contre la Religion et surtout contre les prêtres. Il s’emporta même de la manière la plus scandaleuse en disant que, il s’était trouvé à l’église lorsque le seul prêtre des Illinois défendit dans son sermon de se trouver à un bal où ce malheureux avait invité toute la jeunesse, même des villes voisines, il l’aurait souffleté dans l’église. Je lui demandai quand il voudrait se confesser de ses impiétés. Il me répondit qu’il n’avait pas été à confesse depuis 25 ou 30 ans, mais que rien ne pressait et qu’en attendant, il envoyait les prêtres et surtout les moines, à tous les Diables. Je lui pris la main en lui disant qu’il devait auparavant se faire Trappiste. Ce discours le fit sauter en arrière. “Moi, Trappiste, dit-il, j’aimerais mieux me jeter dans l’eau. Au diable, au Diable tous les Trappistes ! Moi Trappiste, non, jamais ! Ce sont des … !” Il cria contre moi plus d’une ou même 2 heures, mais je continuai toujours [7] en riant, à lui dire qu’il fallait se faire Trappiste et qu’il le serait malgré lui. Plus je lui parlais, plus il me contredisait, mais une voix intérieure plus forte que la sienne le pressait de se rendre, comme il me l’a avoué depuis, ajoutant qu’il ne criait tant que pour étouffer sa conscience. Nous nous retirâmes le soir chacun de notre côté. Depuis ce jour, il n’eut pas de repos et il en tomba malade. Peu de jours après, passant par Sainte-Geneviève, lieu de sa demeure que j’ignorais, pour y voir un nommé Beauvais, le 1er à qui je m’adressai me conduisit chez un autre Beauvais, frère de celui que je cherchais et c’était dans cette maison que Dieu tenait ce pauvre Grenadier malade et qu’il voulait achever sa conversion que lui seul avait commencé. Il demanda aussitôt à me parler en particulier, mais j’étais si pressé que je fus obligé de passer outre, lui promettant de revenir. Mon guide me pressait beaucoup de me rembarquer, mais Dieu l’arrêta lui-même. Alors j’eus le temps de voir ce soldat. Comme il était en compagnie, je n’étais pas libre, mais j’amenai doucement le discours sur la Religion et en particulier sur la nécessité de la confession. Il ne manqua de dire qu’il ne savait plus ce que c’était et je n’attendis que cela. Aussitôt je le pris par la main et lui dis, comme en badinant, mais très sérieusement, de passer avec moi dans le jardin et que je saurais bien le faire se confesser. Aussitôt il m’avoua en gros toute sa vie. Il me dit qu’il trahissait sa conscience en criant après moi, mais que malgré ses efforts, il sentait que j’avais raison de lui dire qu’il avait besoin de se faire Trappiste. Je ne savais encore que penser de sa conversion, mais étant entré dans plusieurs maisons, chacun me dit comme s’ils s’étoilent donné le mot : “Il semble que vous voulez un Trappiste de Lagrave (c’est le nom du soldat), on ne le reconnait plus depuis le jour où il vous a tant dit d’injures.”

Quand nos Frères sont arrivés à Saint-Louis, il les a joints. Considérant qu’un si grand corps d’une complexion délicate aurait de la peine à soutenir la pénitence, je lui avais dit d’entrer dans notre tiers-ordre, mais il demanda au P. Prieur de l’admettre dans le grand -ordre, ce qu’il lui accorda pour l’éprouver. J’ai reçu plusieurs fois de ses nouvelles et toujours en sa faveur. C’est, au sentiment du P. Prieur, non seulement le meilleur novice, mais il le préfère à plusieurs profès. Le vieux Grenadier Trappiste, sous la discipline d’un autre grenadier trappiste, vient de me prier de le laisser parmi les religieux, (... ... ... ...) pas assez de pénitence pour lui dans le tiers-ordre. Je (crains ) cependant un peu pour lui. Il y a un empêchement à sa profession, parce qu’il est endetté de près de 200 dollars et nous ne pouvons pas recevoir à profession ceux qui sont dans ce cas, mais j’espère m’arranger avec ses créanciers, quand je serai dans le pays, ce qui ne doit pas tarder, car je viens aujourd’hui d’envoyer ferrer les chevaux et réparer la voiture, espérant partir cette semaine, pourvu que je trouve quelqu’un qui veuille me servir de caution auprès de mes créanciers qui ne sont pas encore tous payés.

Voici, Monseigneur, en abrégé, ce que Votre Grandeur me demande. Malheureusement elle n’y trouvera pas beaucoup de choses édifiantes comme elle l’espérait. Cependant l’exemple de ce soldat qui est mot pour mot tel que je l’ai écrit, pourra ranimer l’espérance de quelques pécheurs, car il y en a peu qui aient pu le surpasser en impiété. Dieu veuille qu’il persévère, ce que je l’espère par le secours de vos prières.

Je pense que vous avez reçu ma dernière, dans laquelle je vous marquai que nous avions été contraints de quitter le Kentucky. Presque toute la communauté est rendue près Saint-Louis. Tous s’y portent bien et ils ont déjà construit un moulin, bâti quelques maisonnettes et labouré selon leurs besoins. Ils trouvent le pays fort à leur goût. J’espère partir pour le même pays dans 3 ou 4 jours avec 10 ou 12 de mes confrères ou élèves qui sont restés avec moi ou qui se sont réunis à la communauté depuis peu. J’ai changé une partie de ma terre du Kentucky pour une autre au pays des Illinois près de Cahokia. Je prends la liberté de recommander ce petit établissement à vos ferventes prières et à celles de vos bonnes Ursulines que je n’oublie pas dans mes faibles prières.

C’est dans les sentiments du respect le plus grand que j’ai l’honneur d’être, Monseigneur, votre très humble et obéissant serviteur. Urbain Guillet, religieux

Près de Bardstown le 23 septembre 1809.

Cette lettre a été si précipitée et si souvent interrompue que j’ai besoin de réclamer votre indulgence, Monseigneur, pour les fautes dont elle est remplie.

Ma demeure sera désormais près Cahokia, dans le territoire des Illinois.

1. AAQ 7CM Etats-Unis, vol. 3: 119 [↑](#footnote-ref-1)
2. - La suite a été publiée par *Lindsay* dans *La Nouvelle France.* [↑](#footnote-ref-2)
3. - La suite n'a pas été publiée par Lindsay dans la Nouvelle France. Il la résume ainsi : « Dom Urbain conclut sa lettre en racontant sa première tentative infructueuse d'établissement dans le voisinage de Baltimore, puis il annonce à l'évêque de Québec le départ déjà réalisé de ses frères du Kentucky. » [↑](#footnote-ref-3)